

Note de lecture

« Heidegger au crible de la sémantique interprétative
Nécessité de la raison critique »

À propos de, François Rastier, *Nauffrage d'un prophète* PUF, 2015

Voici un livre qui éclaire certains des enjeux cruciaux du monde actuel et peut amener à bousculer la hiérarchie des valeurs intellectuelles établies. Non que François Rastier soit le premier à commenter le lien entre l'œuvre de Heidegger et le nazisme : de Herbert Marcuse (1934) à Emmanuel Faye (2005-2015), en passant par Adorno, Bourdieu et quelques autres, cette accointance pour le moins troublante a été interrogée sans toutefois ternir l'immense aura de celui que, dans son champ disciplinaire, nombre d'intellectuels de sensibilités diverses continuent à présenter comme le plus grand philosophe du vingtième siècle. Parmi les héritiers encore très en vue de cette pensée qui instruit le procès de la philosophie et de la raison, figurent les courants de la postmodernité et, pour leur revendication identitaire, des cultural studies, courants que nul, s'il veut se situer dans le champ de la pensée contemporaine, ne saurait ignorer.

À ce qui était déjà connu et objet de discussion s'ajoute la publication en 2014 et 2015 de quatre volumes des *Cahiers noirs* (1800 pages) correspondant à un journal tenu par Heidegger entre 1931 et 1976. Ces quatre volumes « radicalisent les thèses nazies sur le complot juif mondial » et font apparaître l'unité en profondeur de la pensée du philosophe de l'Être et de l'idéologie d'extermination. François Rastier réclame, non sans raison, une lecture globale du corpus.

En sémanticien de l'interprétation, il explore les raisons du décalage entre ce qui constitue aujourd'hui un ensemble de textes accablants et une aura persistante, raisons liées aux héritiers divers mais aussi à la stratégie retorse du Maître.

Heidegger s'est en effet lui-même pensé en Prophète : la publication de son œuvre, programmée selon ses instructions, a été volontairement différée jusqu'en 2046, en fonction d'une vision séculaire, voire millénariste de sa portée, mais aussi d'un opportunisme non dépourvu d'intuition. Tout se passe comme si avait été anticipée l'évolution du climat idéologique mondial : tandis que dans l'après-guerre, il fait profil bas et présente ses liens avec le régime hitlérien comme une *grosse Dummheit* (grande bêtise), permettant à ses défenseurs de lui éviter l'emprisonnement que d'autres connurent comme Carl Schmitt, l'appel des *Cahiers noirs* à l'extermination de la race juive, assimilée à la raison, à la science et à la technique, contraires à l'accomplissement de l'Être, trouve une autre résonance au début du vingt-et-unième siècle : « la séquence *dénégation, euphémisation, banalisation, réaffirmation* est en train de s'accomplir sous nos yeux en répétant la progression mise en œuvre par Heidegger lui-même après la guerre. »

Par quels moyens et selon quels ressorts s'est installé ce que le livre tend à établir comme une surévaluation collective dès lors que, « cela se confirme à présent, l'antisémitisme exterminateur joue un rôle architectonique dans l'œuvre de Heidegger » ? Au point que l'œuvre, en osmose avec le *Mein Kampf* d'Hitler, peut en apparaître à certains égards comme la version plus radicale dans sa visée ultime. Les trois premiers chapitres apportent des éléments de réponse.

D'abord le prophète dont la pensée relève du courant ésotérique lui-même nourri de la lecture de Nietzsche s'exprime en des endroits décisifs de ses textes par mots couverts (*Decknamen*), ainsi que le révèle une lettre seulement accessible depuis 2004 et qui précise par exemple que sous le *Seyn* (L'Être) partie prenante de l'intraduisible *Da-sein*, il faut lire *Vaterland* (la patrie, allemande, comme il se doit), ce qui apporte un autre éclairage à cet emploi cryptique du signe « Être » barré d'une croix, longuement commenté par Jacques Derrida dans *De la grammatologie*. Autre mot crypté, le pronom indéfini *Man*, opposé négativement à la première personne (nous) désigne les juifs, ces apatrides dépourvus de sol et voués au statut d'*Etants*, au point que Heidegger, selon une étrange stratégie argumentative censée l'exonérer de sa responsabilité dans le génocide, se pose en 1949 à leur propos cette question ahurissante : « meurent-ils ? »

Du côté des éditeurs et traducteurs, les manquements s'accroissent. « La philosophie de Heidegger a été édulcorée de ses connotations politiques par son principal introducteur, Jean Bauffret », lequel soutint en privé Faurisson qui publia ses lettres pour se défendre dans son propre procès en négationnisme. François Fédier euphémise, à sa suite, dans le même sens. Des phrases trop compromettantes ont été supprimées puis rétablies dans des rééditions. Le corpus reste pour l'essentiel inaccessible à une étude philologique et entièrement dépendant d'un Peter Trawny qui « édite Heidegger sous le contrôle de la famille », se comportant plus en apologiste qu'en éditeur scientifique. Peu importe au demeurant, du point de vue d'un Prophète qui refuse d'être interprété, écrivant par exemple dans l'un des *Cahiers noirs* : « Le plus grand danger pour la Pensée est la tentative de se faire comprendre ». Il s'agit pour cette pensée de se faire éprouver et non de se rendre intelligible, ce qui explique sans doute une partie de l'emprise qu'elle semble durablement exercer.

C'est à la réception et aux stratégies variées des nombreux et divers admirateurs de l'œuvre que s'attachent les trois derniers chapitres, ainsi qu'aux accents inquiétants d'une revendication décomplexée de l'appel à l'extermination, sensible notamment chez les idéologues rouges-bruns ainsi que dans les milieux islamistes radicaux. On passe alors à l'affirmationnisme. Il y est aussi question de ces intellectuels juifs objets de fascinations diverses, qui ont pu, d'Hannah Arendt à Bernard-Henry Lévy, prêter un concours plus ou moins actif autant que paradoxal à l'opération.

Nous n'entrerons pas dans le détail des stratégies de dédouanement ou d'approbation larvée ; l'analyse lexicale précise et rigoureuse amène Rastier à égratigner, aux côtés d'idéologues dont le nom nous importe peu, des auteurs, dont il souligne par ailleurs l'envergure. Citons notamment Jean-François Lyotard, Jean-Luc Nancy, Philippe Lacoue-Labarthe, et spécialement

Jacques Derrida, tous penseurs, à travers leur lecture de Heidegger, d'une certaine faillite de la rationalité. Les points faibles sont mis en évidence et donnent à réfléchir : « La Déconstruction revendique l'irresponsabilité à l'égard des exigences philologiques, selon le principe heideggérien qu'il faut faire violence aux textes ». Serait-il en effet impensable de concilier le respect du texte et le droit à interpréter, y compris contre le sens apparent ?

La question touche en vérité au statut du texte lu et peut-être ce livre qui veut d'abord déranger les bonnes consciences et appeler à ne pas abdiquer son esprit critique invite-t-il à réfléchir aux effets néfastes de la confusion entre philosophie et poésie. Alors que depuis Platon un clivage s'était installé, le romantisme d'Iéna dont Nietzsche et Heidegger sont aussi à certains égards les rejetons, avait visé la reconstitution d'une parole totale susceptible de dire le vrai sans l'enfermer dans les limites de la raison. Se trouve aussi visée la distinction entre la science et l'art, dans sa dimension fictive. Heidegger couvre une pensée dont les objectifs ultimes ne peuvent qu'inspirer la répulsion en l'enveloppant dans le langage du mythe et de la figure. L'analyse de son écriture fait apparaître le rôle des *Leitbilder*, ces motifs imagés qui conduisent la pensée dans une direction bien conforme à une intention, fût-elle momentanément voilée ou inavouée. C'est ici que pourrait s'installer une ligne de partage entre fiction, romanesque ou poétique (celle des figures agencées dans leur libre jeu) et l'image instrumentalisée. Car quel que soit le mal qu'Heidegger ait dit de la philosophie conceptuelle de ses contemporains et prédécesseurs, son œuvre reste située aujourd'hui comme celle de Nietzsche, et en dépit de leur goût commun pour la littérature, dans le champ philosophique, autrement dit celui de l'échange des raisons à l'intérieur de la Cité. Sa récente inscription au programme de l'agrégation de philosophie le confirme, à sa façon. C'est donc aussi à une réflexion sur le statut de la philosophie dans l'espace public que convie ce livre, posant de façon récurrente cette question : la philosophie peut-elle valablement et durablement se couper de toute dimension éthique sans se disqualifier ? Une question qu'on ne saurait poser en des termes comparables à une œuvre littéraire relevant de la fiction. Bien sûr, la notion de fiction ne doit pas être simplifiée et l'on a souvent remarqué que les sciences recouraient aussi à l'imagination, ce qui n'empêche pas d'envisager des modalités diverses de ce que le terme générique *fiction* unifie trompeusement. S'il y a de part et d'autre un rapport à la vérité, observons que le chemin de l'art est moins direct et en un sens plus libre. Il en va ainsi du trouble dont la poésie d'Hölderlin porte la trace et que récupère peut-être en l'instrumentalisant le commentaire de l'auteur des *Chemins qui ne mènent nulle part*.

Avouons que la frontière est parfois ténue entre les discours, et que le brouillage des genres est à sa façon un des poncifs de la culture contemporaine. Notons aussi que le procès de la rationalité instruit par des philosophes qui regardaient ostensiblement en direction de l'expression poétique ou littéraire a pu, hors de tout projet apocalyptique, trouver quelque fondement dans les limites d'une certaine rationalité. De la philosophie des Lumières au matérialisme dialectique, une raison triomphante a cru pouvoir dire et interpréter le monde et

l'Histoire jusqu'à ce que l'effondrement du système soviétique en révèle les illusions trompeuses. Ce qui fit dire dans *Blanche ou l'oubli* au poète Aragon, qui paya cher le prix de ses propres illusions : « il ne suffit pas d'avoir raison pour avoir raison ». C'est ici que la critique, en tant que fonction discriminante et corollaire de la raison, retrouve toute sa pertinence.

Au nom de cette même raison critique, il nous semblerait bon de conserver certains acquis de la déconstruction, en tant que marque de l'autonomie du sujet lisant et pourvu qu'elle s'appliquât de préférence au discours porteur de l'énigme du sujet, celui de la littérature.

Les sciences humaines et la critique en général partagent (ou devraient partager) au contraire avec la philosophie la propriété d'assumer hardiment leur propos. C'est ce que fait François Rastier et c'est pourquoi sa parole nous est précieuse.

Alain Trouvé